

EPREUVE ANTICIPÉE de FRANÇAIS

mercredi 18 mars 2020

8h15/12h15

Série : STMG & STI2D (STA & STB)

Bac Blanc - coefficient : 5

Durée de l'épreuve : 4 heures (excepté tiers temps : + temps supplémentaire)

L'usage du dictionnaire et de la calculatrice n'est pas autorisé

Vous traiterez l'un des deux travaux d'écriture suivants :

Sujet 1 : Commentaire

Commentaire

Vous ferez le commentaire de l'extrait du *Barbier de Séville*, Acte I, scène 6 en vous appuyant sur le plan suivant :

- I. Un texte comique.
- II. Un valet maître du jeu.

Sujet 2 : Contraction de texte suivie d'un essai

Contraction

Vous résumerez l'extrait de l'article de blog en 250 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 225 et au plus 275 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 25 mots.

Essai

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur *Les Fables* de La Fontaine, sur les lectures complémentaires de la séquence et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^e au XVIII^e siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

Sujet 1 : Commentaire

Vous ferez le commentaire de l'extrait du Barbier de Séville, Acte I, scène 6 en vous appuyant sur le plan suivant :

- I. Un texte comique.
- II. Un valet maître du jeu.

Texte : À Séville, le Comte Almaviva vient de retrouver Figaro, son ancien valet. Caché sous l'identité de Lindor, le Comte cherche à séduire Rosine, une jeune fille enfermée par son tuteur qui veut l'épouser contre son gré. De sa fenêtre, Rosine laisse tomber une partition cachant un message adressé au Comte pour lui demander d'expliquer ses intentions.

Figaro : Derrière sa jalousie, la voilà, la voilà ! Ne regardez pas, ne regardez donc pas !

Le Comte : Pourquoi ?

Figaro : Ne vous écrit-elle pas : *Chantez indifféremment*, c'est-à-dire : chantez comme si vous chantiez... seulement pour chanter. Oh ! la v'là, la v'là !

Le Comte : Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris ; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploie le papier que Rosine a jeté.*) Mais comment chanter sur cette musique ? Je ne sais pas faire de vers, moi.

Figaro : Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent : en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit... Et prenez ma guitare.

Le Comte : Que veux-tu que j'en fasse ? j'en joue si mal !

Figaro : Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose ? Avec le dos de la main ; from, from, from... Chanter sans guitare à Séville ! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépisté.

(*Figaro se colle au mur sous le balcon.*)

Le Comte chante en se promenant et s'accompagnant sur sa guitare. Premier couplet.

*Vous l'ordonnez, je me ferai connaître ;
Plus inconnu, j'osais vous adorer :*

*En me nommant, que pourrais-je espérer ?
N'importe, il faut obéir à son maître.*

Figaro, bas : Fort bien, parbleu ! courage, monseigneur !

Le Comte : *Deuxième couplet.*

*Je suis Lindor, ma naissance est commune ;
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier :
Que n'ai-je, hélas ! d'un brillant chevalier
À vous offrir le rang et la fortune !*

Figaro : Et comment, diable ! je ne ferais pas mieux, moi qui m'en pique.

Le Comte : *Troisième couplet.*

*Tous les matins, ici, d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour sans espoir ;
Je bornerai mes plaisirs à vous voir ;
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre !*

Figaro : Oh ! ma foi, pour celui-ci !...
(Il s'approche et baise le bas de l'habit de son maître.)

Le Comte : Figaro ?

Figaro : Excellence !

Le Comte : Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

*Rosine, en dedans, chante.
Air du Maître en droit.*

*Tout me dit que Lindor est charmant,
Que je dois l'aimer constamment...*

(On entend une croisée qui se ferme avec bruit.)

Figaro : Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

Le Comte : Elle a fermé sa fenêtre ; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, 1775, Acte I, scène 6 (extrait)

Sujet 2 : Contraction de texte suivie d'un essai

Contraction

Vous résumerez l'extrait de l'article d'Aurélien Barrau en 250 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 225 et au plus 275 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 25 mots.

Essai

Dans « Le pouvoir des fables », La Fontaine écrit : « Le monde est vieux, dit-on, je le crois/ Cependant il faut l'amuser encor comme un enfant ». Dans quelle mesure le recours à l'imagination vous semble-t-il une forme d'argumentation plus efficace ? Justifiez votre avis en vous aidant des textes étudiés pendant la séquence.

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur *Les Fables* de La Fontaine et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^e au XVIII^e siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

Texte : Article de Aurélien Barrau, astrophysicien et blogueur

Dans les lignes qui précèdent, l'auteur du blog revient sur l'actualité récente au sujet du statut des animaux et explique que suite à un appel signé par vingt-trois intellectuels qui réclament qu'on reconnaisse légalement le statut sensible des animaux, Guy Birenbaum s'est offusqué qu'on accorde autant de place à un tel sujet. L'astrophysicien répond en donnant son avis.

Il n'est pas raisonnable de soutenir que notre espace médiatique est saturé de manifestes concernant les animaux. Indéniablement, la question de leur statut - dont il serait aisé de montrer qu'elle est philosophiquement, éthiquement(1) et scientifiquement centrale - n'encombre pas le débat ! Mais les quelques secondes d'écho médiatique que cet appel suscita, c'est encore trop pour Guy Birenbaum.

Tout son argumentaire, si l'on peut dire, repose sur l'idée implicite que le statut actuel des animaux est une évidence. Une évidence qui pourrait certainement être comparée à celles que représentèrent la platitude de la Terre ou l'infériorité des noirs. Qui le pourrait et qui, sans doute, le devrait. Mais je ne m'y risquerais pas, par respect pour Guy Birenbaum. Tout le problème vient de ce que cette "évidence" est une erreur scientifique. L'étude des comportements tout autant que celle des neurotransmetteurs (2) et de la structure cérébrale montrent très exactement l'inverse. Cela ne saurait, en soi, impliquer qu'il est nécessaire de changer d'attitude à l'égard des animaux. Mais cela montre, au moins, que si l'on continue à les considérer comme des "choses" ou des "biens", il faut le faire en prenant la mesure immense des conséquences logiques et éthiques de cette décision.

Même à supposer que la question animale soit effectivement secondaire, quel est le sens de

la mise en garde de Guy Birenbaum ? Aujourd'hui un enfant meurt de faim toutes les six secondes. Il s'agit incontestablement d'une abomination insupportable. Mais soutiendra-t-on que, de ce fait, évoquer toute autre question (car toute autre question peut effectivement être considérée comme secondaire par rapport à celle-ci) est indigne ?

La réification⁽³⁾ dont les animaux sont aujourd'hui victimes est d'une violence sans précédent. Quelle est donc la logique - celle à laquelle réfère implicitement et puissamment le billet⁽⁴⁾ de Guy Birenbaum insistant sur le timing désastreux - permettant d'affirmer que tant que perdure la douleur humaine, aucune autre préoccupation que ce qui la concerne directement n'est acceptable ? Une double erreur sous-tend l'argumentation : d'une part elle laisse entendre que prendre soin des uns (ou, disons, les massacrer moins violemment) impliquerait de délaisser les autres et, d'autre part, elle suppose qu'un temps viendrait où cette question pourrait être enfin abordée, les tracasseries humaines ayant disparu. Ces deux hypothèses sont inexactes. S'il fallait attendre que tous nos maux se soient évaporés pour se préoccuper d'art, de sport ou de physique fondamentale, nous n'aurions jamais commencé et nous ne commencerions évidemment jamais !

Il est étonnant que, quand bien même le sort des animaux serait parfaitement indifférent à Guy Birenbaum, celui-ci n'envisage pas que l'empathie envers les uns s'accompagne presque structurellement d'une empathie envers les autres. Naturellement quelques contre-exemples viennent à l'esprit (non, pas Hitler qui, on le sait aujourd'hui, n'était très probablement pas végétarien) mais la question du statut animal et de la reconnaissance juridique de sa capacité à souffrir - que la science a maintenant entériné⁽⁵⁾ sans le moindre doute - ne peut pas ne pas faire écho à notre indifférence à d'autres souffrances humaines. Ces questions ne sont donc pas antagonistes⁽⁶⁾, tout au contraire. Si le mot communauté a encore un sens aujourd'hui, c'est certainement celui de communauté des vivants. (...)

Guy Birenbaum ne nous a rien épargné. Ni la moquerie envers les intellectuels (au second degré, je suppose ...), ni les clichés les plus éculés sur la question animale (jusque dans le choix de la photographie et de son commentaire), ni la sempiternelle rengaine qui est plus que suggérée : les hommes souffrent, il est donc indigne, voire indécent, de se préoccuper - fussent quelques instants - des bêtes. La plus dérisoire des préoccupations ou informations (et le fait est que nous en sommes sur-abreuvés !) humaines serait donc plus digne et décente qu'une interrogation si brève soit-elle sur le statut des animaux. Étonnant. Même si, ce que Guy Birenbaum ne conteste pas - car il ne le pourrait pas - les progrès de l'éthologie⁽⁷⁾ comme de la biologie ont montré que leurs souffrances et douleurs sont, en bien des cas, parfaitement comparables aux nôtres. Et je laisse en suspend une question fondamentale : quand bien même elles seraient différentes des nôtres, en perdaient-elles toute existence, voire toute légitimité ? Jusqu'où pourrait-on pousser ce critère dangereux de la proximité comme dignité ?

J'ai des réserves, et je les ai fait connaître autre part, sur certains des travaux philosophiques de certains des signataires de cet appel. Mais, face à la réaction de Guy Birenbaum, force est de constater qu'elles deviennent plus que mineures. Sa réaction n'est

d'ailleurs pas singulière puisque plusieurs grands média ont aussi cru devoir transmettre l'information comme une quasi... plaisanterie.

Le manifeste publié était, comme on pouvait s'y attendre et c'était sans doute nécessaire, plus que prudent. Il ne brisait aucun tabou. Il demandait le strict minimum : la prise en compte de l'évidence factuelle, celle-ci, à savoir le statut d'"êtres sensibles" des animaux. Mais c'était encore trop pour Guy Birenbaum. Tellement trop qu'il en fut visiblement offusqué et entreprit de rendre publique sa colère.

Non, ce presque rien, cet appel qui sera sans doute oublié dans quelques jours, cette aspiration à commencer à envisager un éventuel début de frein à l'infinité inconditionnelle et inaliénable du droit à affliger une souffrance illimitée et dérégulée aux animaux, je ne trouve pas, vraiment pas, que ce soit trop. Et cet engagement, soyez en certain Monsieur Birenbaum, ne m'empêchera pas, bien au contraire, de continuer à militer pour les droits des Roms et des sans papiers, pour ne mentionner que quelques "affaires" récentes et nationales. Pour connaître les souffrances des bêtes, je n'en aime pas moins les hommes. Ce serait même plutôt l'inverse. Ces combats ne sont pas orthogonaux(8). Ils n'ont aucune raison de l'être, sauf à décider - arbitrairement - de les rendre mutuellement exclusifs.

Je laisse à Kundera le soin de conclure : "La vraie bonté de l'homme ne peut se manifester en toute pureté et en toute liberté qu'à l'égard de ceux qui ne représentent aucune force. Le véritable test moral de l'humanité (le plus radical qui se situe à un niveau si profond qu'il échappe à notre regard), ce sont ses relations avec ceux qui sont à sa merci : les animaux. Et c'est ici que s'est produite la faillite fondamentale de l'homme, si fondamentale que toutes les autres en découlent ..." Mais peut-être était-ce déjà un intellectuel délirant ? Un de plus et ... un de trop ?

Source: huffingtonpost.fr/aurelien-barrau/souffrance-animale_b_4169993.html?utm_hp_ref=fr-animaux

Notes

- (1) éthiquement : d'une manière conforme à la morale
- (2) neurotransmetteurs : Substances qui assurent la transmission de l'influx nerveux.
- (3) réification : donner le caractère d'une chose à quelque chose ou quelqu'un.
- (4) billet : forme journalistique courte, informationnelle, humoristique, souvent satirique.
- (5) entériné : admis
- (6) antagonistes : opposées
- (7) éthologie : Science des comportements des espèces animales dans leur milieu naturel.

(8) orthogonaux : Qui forment un angle droit.